

2e Année—No 34

15 Juillet 1890

Prix : 2 Centins

---

**LE**  
**RECUEIL LITTERAIRE**

**Publication Bi-Mensuelle**

**PARAISANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS**

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — POESIES  
VOYAGES — SCIENCES — ETC.

---

**Litterature Canadienne et Etrangere**

---

**SOMMAIRE**

Les idees du pere Antoine, par E. Z. MASSICOTTE. —  
Etude sur le XVIIe siecle de Louis XIV, par PAUL  
DURAND. — Souvenir de fete, par VICTOR COMPAS. — Le  
chercheur, par RODOLPHE BRUNET. — Bibliographie, par  
EDOUARD DE SAINT-LUC. — Petites notes, par V. G. — Helika,  
(23e partie), par le DR. CH. DE GUISE.

---

**PRINCIPAUX COLLABORATEURS**

**MISS E. EHRTONE — ELISA — ATTALA**  
**E. Z. MASSICOTTE — PAUL DURAND — RODOLPHE BRUNET**  
**CHARLES AMEAU — B. E. DE LA SABLONNIERE — ADAM MIZARE**

---

**ABONNEMENT**

Canada et Etats-Unis, - Un an, 50 centins.  
- 25 centins.  
Un an, 3 francs.

---

concernant le journal devront être adressés  
à l'adresse de Poste 46, Ste-Cunégonde, P. Q.

RUE NOTRE-DAME.

- DIPP -



# F. X. CHADILLON

MARCHAND EPICIER

174 RUE DELISLE, - STE-CUNEGONDE

---

**INCROYABLE !!** Primes absolument gratuites. Portrait peint à l'huile d'après une photographie : ressemblance garantie. Plusieurs volumes de romans modernes, un beau coupe-papier Tour Eiffel, et d'autres nombreux avantages à tout nouvel abonné du journal **LES SOIREEES LITTERAIRES**, publication hebdomadaire illustrée, 11e année, 4 médailles d'honneur, offrant à ses abonnés les œuvres des meilleurs écrivains. Gravures artistiques et nombreuses primes, compensant largement son prix exceptionnel.

Cinq fr. par an, (Union postale, 6 fr. 50) payable par chèque ou mandat postal à M. A. Clavel directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris

---

## **REVUE EXOTIQUE ILLUSTRÉE**

DIRECTEUR, EDGAR LA SELVE

BUREAUX : COURBEVOIE-PARIS, (FRANCE)

---

### SOMMAIRE DU DERNIER NUMERO

**TEXTE :** M. J. B. N. Desroches, ministre résident d'Haïti à Madrid, par Edgar La Selve — Botte aux lettres — Echos et informations, par Cosmopolite — Lauréats du concours de Mai — Québec, par Ch. Baillargé — A Béatrix, par Stéphen Liégeard — Traduction, par S. M. Dom Pedro d'Alcantara — Le vieux marin, par Louis David — L'ébauche, par Abel Letalle — Les Almées, par Colibri — Stanley, par A. Desmeaux — Entrevue des deux Présidents, par Léon Borne — Lettres sur les deux Salons de 1890, par Th. Véron — A la recherche de l'or, par Juan Pérez — Nécrologie.

**GRAVURES :** J. B. Nelson Desroches, par Espanol — Femmes exotiques, par Marichal — Stanley, par Leriverend.

---

Apprenons la sténographie, qui sera avant longtemps l'écriture indispensable.

## **LE STENOGRAPHE CANADIEN**

donne un cours de sténographie dans chaque numéro.

ABONNEMENT : — UN AN, \$1 ; SIX MOIS, 50 Cts.

---

Adressez : LE STENOGRAPHE CANADIEN, B. de P. 1587, Montréal, Canada.

---

## **GAZETTE SCOLAIRE**

Prix d'un abonnement d'un an, 1 franc 50

M. CANCHON, REDACTEUR, DOUDEVILLE. SEINE-INF., FRANCE.

# LIBRAIRIE DU RECUEIL LITTERAIRE

STE-CUNEGONDE, P. Q. CANADA

## Volumes a 6 cts. — Franc de port

La jeune Sibérienne par *X. de Maistre* — La Fronde et l'affaire du chapeau par le *Cardinal de Retz* — Caractères et portraits par *La Bruyère* — La science du bonhomme Richard par *Franklin* — Voyage en Orient par *Gérard de Nerval* — Poésies par *Mme Tastu* — Poésies par *Victor de Laprade* — Œuvres humoristiques par *Sterne* — Récits historiques de l'Italie par *Cantu* — Un Vénitien chez les Chinois par *Marco Polo* — La fille du roi René par *Henri Hertz* — Nouvelles norvégiennes par *M. Thoresen* — La chaumière indienne par *Bernardin de St-Pierre* — Le bourru bienfaisant par *Goldoni*.

N. B. — Tous ceux qui prendront un abonnement d'UN AN au Recueil Littéraire auront droit à 3 volumes à leur choix pris dans la liste ci-dessus (volumes à 6 cts). Ceux qui prendront un abonnement de SIX MOIS auront droit à 1 volume.

## Volumes a 8 cts. — Franc de port

Contes de Bretagne par *Paul Féval* — Scènes de la vie russe par *Léon Tolstoï* — Scènes de la vie hongroise par *Maur Jokai* — Contes d'un grand-père par *Walter Scott* — Mémoires d'un détenu sous la Terreur par *Riouffe*.

## LES POETES FRANCAIS CONTEMPORAINS

Ce volume contient de splendides poésies de MM. Théodore de Banville, Jean Richepin, Alphonse Daudet, Paul Arène, J. M. de Hérédia, Gabriel Vicaire, Armand Renaud, Jacques Normand, Philippe Gille, Paul Mariéton, L. de Berluc-Pérussis etc.

PRIX, FRANCO, - 8 Cts.

# LA BANQUE JACQUES CARTIER

Bureau Principal, MONTREAL.

Capital payé,	- - -	\$500,000
Réserve,	- - -	\$140,000

### DIRECTEURS

Alph. Desjardins, M. P., Président.  
A. S. Hamelin, Vice-Président.  
John L. Cassidy. Lucien Huot.  
A. L. de Martigny.

### — BUREAU PRINCIPAL —

A. de Martigny, Directeur Gérant  
D. W. Brunet, Assista  
R. St. C

## Succursale St

COIN DES RUES VINET ET RICHELIEU

G. N. DUC

Heures de Bureau : De 10 heures a. m.  
p. m. tous les jours. — On reçoit

# LE RECUEIL LITTÉRAIRE

15 JUILLET 1890

---

## LES IDÉES DU PÈRE ANTOINE

SUR L'AVENIR DU CANADA

---

IL n'y a pas très longtemps, vivait près de chez moi, le vieillard le plus curieux que j'aie connu. Octogénaire probablement, il était demeuré vert malgré les ans, et possédait encore la plénitude de ses facultés. Doué d'une logique naturelle peu ordinaire, il avait la réputation d'être l'homme aux bons conseils par excellence. Aussi le consultait-on souvent. Ses avis étaient marqués au coin de la sagesse, et ceux qui les suivaient étaient certains de bien faire ; car il avait tant vu, il avait tant retenu, l'expérience l'avait si bien façonné que de suite il débrouillait les choses, indiquait la route à suivre et trouvait la résultante. Possédant avec cela un petit revenu qui le faisait vivre dans l'indépendance, joignant une instruction élémentaire mais solide, il était certainement l'homme le plus connu, le plus charitable, le plus respecté du canton.

Je le connaissais bien le père Antoine et j'allais le voir pour causer avec lui.

Sa conversation émaillée de souvenirs, d'appréciations justes sur les hommes, son éloquence, me semblait la source d'eau vive où le voyageur fatigué se désaltère avec joie.

Un jour, je ne sais pour quelle raison, je lui demandai ce qu'il pensait sur l'avenir du Canada ? S'il croyait que les Canadiens-Français formeraient un jour une nation ?

Le père Antoine me regarda fixement de ses petits yeux gris, puis, ayant allumé sa fameuse pipe d'une phénoménale grosseur, il péta gravement durant plusieurs minutes. Si bien qu'il était entouré d'un nuage presque opaque de fumée lorsqu'il se décida à répondre :

— Enfant, dit-il, ne va pas croire que ta demande me prenne au dépourvu, non, non ! J'y ai pensé bien souvent, oui bien souvent je me suis creusé la tête, j'ai examiné le pour et le contre ; car tout Canadien qui sent un cœur battre pour son Dieu et sa patrie ne peut pas demeurer indifférent devant ce problème. Il lui faut le résoudre. Or comme tous les autres j'y ai réfléchi, comme tous les autres j'ai vu les causes qui ont assuré notre existence, qui ont empêché notre anglicification, et j'en suis venu à cette conclusion : un jour, encore assez éloigné peut-être, nous serons libres, nous aurons notre place au banquet des nations.

Bientôt, l'Amérique du nord ne formera qu'une vaste confédération.

Il en sera probablement ainsi durant cinquante ans au moins, époque à laquelle un travail sourd mais constant opposé à la centralisation du pouvoir, opérera la scission de l'Amérique du nord en cinq confédérations. Celle du sud, de l'ouest, de l'est formés par les Etats-Unis d'aujourd'hui, moins une partie de la Nouvelle Angleterre, deux dans l'Amérique britannique, l'ouest, l'ancienne et l'est. Une période de pas moins de cent ans s'étant écoulée d'aujourd'hui à ce temps, notre population sera alors de 25,000,000. Notre pays sera formé de la province de Québec, d'une partie de la province d'Ontario et des états de la

Nouvelle Angleterre. Tout cela sera Français, tout cela catholique.

De plus, notre langue deviendra insensiblement moins française, jusqu'au jour où elle formera un composé français-anglais.

Après ces mots, le vieillard s'appuya la tête dans ses mains et parut se plonger dans une profonde méditation.

La fumée bleuâtre se jouait dans ses longs cheveux blancs, puis s'élevait dans l'air tranquille en prenant des formes fantastiques.

Comme hypnotisé, je restais là, croyant voir quelque chose de mystérieux dans cet être doué de prescience...

Puis je sortis lentement sans le déranger.

E. Z. MASSICOTTE.

## ÉTUDE SUR LE XVII<sup>E</sup> SIÈCLE DE LOUIS XIV

(suite)

### II. — BEAUX-ARTS

LES artistes du XVII<sup>e</sup> siècle, grands et dans leurs conceptions et dans leurs effets ont étonné et ravi d'admiration les peuples européens ; leurs chefs-d'œuvre sublimes et grandioses sont les échos fidèles de ce que l'antiquité a produit de plus merveilleux et de plus divin. Les architectes, peintres et sculpteurs du règne glorieux de Louis XIV brisant avec ce que le moyen avait de disgracieux et de lourd, donnèrent à l'art une forme plus belle, plus noble et plus réelle.

Androuet du Cerceau, de Brosse, Lemercier, Levau, Claude Perrault, Jules Mansard dans l'architecture, Jacques Sarrazin, Pujet, Girardon dans la sculpture, Lebrun, Poussin et Lesueur dans la peinture, ont acquis une célébrité universelle et feront toujours l'honneur et la gloire de la France.

#### ARCHITECTURE

L'architecture au XVI<sup>e</sup> siècle avait subi, comme toutes choses alors, une espèce de révolution, qui, détrônant en partie ce style ogival dont le moyen-âge, ce temps plein de foi, avait donné dans ces imposantes églises gothiques, l'exemple le plus sublime, lui opposa un style nouveau, créé la veille, le *style jésuite*.

Les Pères de la compagnie de Jésus, qui possédaient alors en Europe une grande influence s'opposèrent avec fermeté à la renaissance de l'art antique. Néanmoins, niant les beautés incontestables du gothique, ils fondèrent une espèce d'architecture qui, comme toute idée nouvelle, trouva même parmi les plus habiles architectes de France et d'Italie des admirateurs enthousiastes. Certes, ce style ne manque point de qualités éminemment précieuses, mais il n'atteindra jamais cette majesté, cette poésie, cette grandeur de l'art gothique.

Salomon de Brosse, le partisan le plus zélé et le plus capable du style jésuite, consacra en France cette architecture nouvelle par l'achèvement du portail de Saint-Gervais. Suivant tous les critiques, cette

façade, sans manquer de grandeur, possède des défauts, très visibles, mais il faut remarquer que cette entreprise était des plus difficiles, car Saint-Gervais était de style ogival.

Le chef-d'œuvre principal de ce grand architecte fut le magnifique palais du Luxembourg où il révéla toute la force de son génie. Cette construction élégante et belle dans sa simplicité, savante dans ses détails, fera toujours l'orgueil de Paris.

Jacques Lemercier, qui lui succéda, comme architecte du roi, eût plus de réputation ; possédant au plus haut degré la science architecturale, il s'attira l'admiration de tous ses contemporains par la construction de magnifiques et riches édifices parmi lesquels on remarque le Palais-Cardinal ou Palais-Royal, l'agrandissement des Tuileries et du Louvre et bien d'autres moins importantes.

Levau, qui naquit en 1612 et mourut en 1670, fut un des plus grands génies que produisit l'architecture du XVII<sup>e</sup> siècle. Moins savant et moins artiste que Jacques Lemercier, il posséda cependant une plus grande influence. Il donna à l'architecture nouvelle qui tendait à remplacer l'art ogival un aspect plus monumental et plus noble. Il donna les plans des splendides hôtels de Lyonne, de Colbert à Paris, bâtit le château de Vaux, qui est considéré comme son chef-d'œuvre, répara le Palais Mazarin et le Louvre et commença les bâtiments de Versailles.

Colbert, voulant encourager les artistes du royaume, ouvrit un concours pour un projet d'une façade au palais du Louvre.

Un médecin, nommé Claude Perrault, remporta le prix. Cet homme, devenu soudainement l'architecte le plus célèbre de France conçut pour l'édifice en question une colonnade de 176 mètres, considérée comme le chef-d'œuvre de l'architecture moderne.

« La colonnade du Louvre, dit un antique, était l'application la plus heureuse qu'on eût faite des grands principes de l'antiquité. L'enthousiasme qu'elle excita fut immense. On ne connut plus d'autre modèle que la colonnade et les artistes s'en inspirèrent dans toutes les conceptions qui nécessitaient un style pompeux. »

Louis XIV, désirant un palais à lui pour y donner ces fêtes splendides qui ont fait de sa cour la plus brillante de l'Europe, avait choisi Versailles village situé aux portes de Paris et Levau fut son premier architecte.

Celui-ci étant mort avant la terminaison complète de cet immense palais, Jules Hardouin Mansard, protégé de Mad. de Montespan, finit cette majestueuse résidence et fit preuve alors d'un grand génie, mais le monument où il mit toute la force de l'art et la poésie de son âme, fut incontestablement la retraite de Louis XIV à Marly.

Mansard fut un véritable architecte ; artiste de génie et constructeur savant, il sut réunir dans toutes ses constructions ces deux arts qui ne doivent jamais être séparées, parce que l'un complète l'autre d'une manière sensible.

Après la mort du grand roi, « le dernier des rois bâtisseurs », l'architecture tomba. Sacrifiant le beau au joli les architectes du XVIII<sup>e</sup> siècle chargèrent les édifices de décorations, fondant ainsi une architecture nouvelle dite de Pompadour, que l'on a surnommée avec raison « style rococo. »

Le premier architecte qui conçut l'idée de ce style à décorations, fut un nommé Borromini, artiste d'Italie.

« C'est à lui, dit un auteur, qu'on doit ces colonnes ventruës, torses, entortillées sur des monceaux de piédestaux, de socles, de plinthes sans motifs ; ces chapiteaux fantasques à volutes à rebours, ces entablements bâtards, interrompus, ondulés à saillies, à rectangles ; ces frontons déplacés, brisés, difformes et même à cornes ; ces balustrades à contre-sens, à facettes et prodiguées jusqu'aux frontons ; ces églises cintrées, sans caractère, à façades en forme de turban ; ces ornements surabondants et de mauvais goût, qui déparent tant d'édifices de ce siècle et dont une foule d'églises et de palais offrent des exemples si multipliés. »

#### SCULPTURE

La sculpture, née de l'architecture, a le même but sinon la même apparence ; s'attachant spécialement à la forme individuelle, elle imite le corps humain dans ses plus nobles contours, dans ses poses les plus vraies et les plus naturelles. Le sculpteur comme l'architecte doit donner à son ouvrage l'expression sensible de sentiments quelconques, selon la nature et la grandeur du sujet il peut rendre la douceur, la tendresse, l'amour, la terreur, le dédain, la grandeur, la puissance et la sublimité et tout cela, avec une force et une sûreté de ciseau et une poésie des plus frémissantes.

Le siècle de Louis XIV a produit, dans cet art divin, plusieurs génies dont les sublimes ouvrages font de nos jours encore l'admiration de tous. Les sculpteurs de ce temps glorieux furent en même temps des architectes distingués ou au moins, coopèrent ensemble à la construction de ces palais immenses, dus à la munificence du grand roi.

Sarrazin, Pujet, Girardon et bien d'autres donnèrent de véritables chefs-d'œuvre.

Le premier, après avoir étudié à Rome et visité les principales villes de l'Europe travailla sans relâche aux églises de Paris.

On admirait dans ses œuvres une grande originalité et une véritable finesse de ciseau. Son chef-d'œuvre est le groupe célèbre de Romulus et Rémus, situés dans les jardins immenses et somptueux de Versailles.

Girardon, né en 1630, eût plus de réputation que le précédent. Possédant à un très haut degré le génie de son art, ce fameux sculpteur, donna dans l'ornementation des maisons royales, la preuve la plus éclatante de la grandeur de son talent.

Le tombeau du cardinal de Richelieu, à la Sorbonne, est un chef-d'œuvre du genre ; grand et sublime dans son ensemble, il a suffi pour immortaliser son auteur.

Girardon fit encore quelques morceaux de sculpture, justement admirés, pour les bains d'Apollon, de Versailles.

Pujet, le plus remarquable sculpteur du XVIIe siècle, naquit en 1622. Il fut à la fois peintre, sculpteur et architecte. Encore adolescent, il construisit une galerie, montrant ainsi de bonne heure d'heureuses dispositions pour l'architecture ; mais pour des raisons de santé il se livra à la sculpture et partit pour Rome, la patrie des artistes.

Génie brillant et facile, il étonna tout le monde de ses belles pro-

ductions. Mandé à Gènes par le duc de Mantoue, il fit pour ce haut personnage, ce bas-relief de l'Assomption, qui eût alors un grand retentissement, comme ouvrage des plus parfaits.

Cependant ses deux principaux chefs-d'œuvre furent les groupes de Milan de Crotone, de Persée et d'Andromède, qu'on admire dans les galeries du Louvre.

« Ses morceaux de sculpture, dit Feller, pourraient être comparés à ceux de l'antiquité, pour le grand goût et la correction du dessin, pour la noblesse et l'expression de ses caractères, pour la beauté de ses idées et l'heureuse fécondité de son génie. »

Il mourut en 1695.

(à suivre)

Paul DURAND.

## SOUVENIR DE FÊTE (1)

À UNE AMIE...

Ce soir là, vous savez, c'était fête au village,  
 Nous dansions tous les deux... Vous aviez près du cœur  
 Une rose nouvelle ornant votre corsage ;  
 Je l'ai prise et j'écris : Merci pour votre fleur !...

Elle est auprès de moi, je la respire encore...  
 J'appelle son parfum le parfum des amours...  
 Et me parlant de vous, la rose de l'aurore  
 Tendrement me rappelle un de mes plus beaux jours !...

Elle disait tout bas : « Je suis à peine éclos,  
 « On ! ne m'effeuille pas ! Ne me fais pas mourir !  
 « Et je serai bien plus qu'une modeste rose,  
 « Car je serai pour toi la fleur d'un souvenir !... »

C'est pourquoi fraîche encore, encore toute blanche,  
 Je veux la conserver, la conserver longtemps ;  
 Celle qui la portait était une pervenche,  
 Elle était le bonheur, elle était le printemps...

Ce soir là, vous savez, c'était fête au village,  
 Nous dansions tous les deux... Vous aviez près du cœur  
 Une rose nouvelle ornant votre corsage ;  
 Je l'ai prise et j'écris : Merci pour votre fleur !...

Victor COMPAS.

(1) Extrait de *Feuilles Mortes* — Ce volume est en vente chez l'auteur à Montreuil-St-Pierre (Ardennes) France, ou aux *Annales Gauloises*, 17 rue du Commandeur, Paris. Prix. 3 francs.

## LE CHERCHEUR

À M. E. Z. MASSICOTTE

Il est un homme vaillant et sage qui ne cherche que la vérité, il est un patriote ardent et convaincu qui ne respire qu'amour pour son pays, et dont le plus grand désir est de faire aimer sa patrie, il est un érudit profond et consciencieux, qui cherche, sans cesse, dans les ténèbres des âges l'aurore du jour, de la lumière ; et cet homme, ce patriote, cet érudit n'aspire qu'à la plus grande gloire du pays qui l'a vu naître. Il a un seul drapeau, et ce drapeau patriotique renferme dans ses plis deux mots qui résument toute l'intelligence et tout le patriotisme d'un héros : Pro Patria.

Voilà, en résumé, l'œuvre du chercheur, voilà l'ouvrage et le but de cet homme qui dédaigne richesses et honneurs pour le plaisir de travailler et de découvrir un oasis de vérités au milieu d'un désert d'ignorance et d'oubli. Comment pourrait-on ne pas appeler illustre citoyen et grand patriote celui qui travaille ainsi à l'histoire glorieuse de son pays ?

Ah ! c'est en vain qu'on criera contre ces hommes sublimes. car le cœur qui bat sous leur poitrine est là pour leur rappeler que le ciel leur a donné un noble devoir à accomplir et que la Patrie attend d'eux son histoire intimement liée à sa gloire.

Les peuples de l'antiquité décernaient des palmes et des couronnes à ces hommes illustres qui allumaient d'un feu immortel le flambeau de gloire de leur patrie.

Le génie humain, lui-même, se perd en conjectures dans l'admiration de ces aigles audacieux qui s'élancent dans l'espace immense de la pensée pour percer les nuages, bornes de l'esprit de l'homme et pour s'élever jusqu'au haut de la sphère du Beau et du Vrai. Les chercheurs sont les ouvriers de la pensée, et l'intelligence leur ouvre ses secrets.

On a dit : « Un bon citoyen doit souvent ajouter à tous les sacrifices faits à l'ordre social celui de sa *pensée* même. » Voilà, sans doute, le mobile puissant qui pousse ces âmes patriotiques qu'on nomment : *Chercheurs* à travailler si ardemment pour une cause en apparence si stérile quoiqu'en réalité bien grande et bien sublime !

Comme les anciens nous devrions décerner à ces princes de l'intelligence des palmes et des couronnes, mais à coup sûr la Patrie ne peut oublier ceux de ses enfants qui travaillent avec tant d'ardeur à orner davantage l'immortelle et glorieuse auréole que ses héros ont posée sur son front.

Montréal, juillet 1890.

Rodolphe BRUNET.

---

Nous accusons réception de *La Tribune*, journal hebdomadaire de St-Hyacinthe. Directeur-Propriétaire, M. A. Denis ; Rédacteur, M. P. U. Vaillant. Ce journal, qui se compose de huit grandes pages, est très intéressant à lire. L'abonnement n'est que d'une piastre par an.

## BIBLIOGRAPHIE

FEUILLES MORTES ! récits, nouvelles, poésies, par VICTOR COMPAS.  
Paris, "Les Annales Gauloises", 17 rue du Commandeur.

HABITUÉ à parler un français démodé, fourmillant d'archaïsme, n'ayant pas suivi la marche précipitée de nos cousins de France, il nous est difficile d'apprécier à sa juste valeur la littérature tout à fait nouvelle de la vieille France.

Depuis longtemps nous conservons notre admiration pour les classiques, et si nous nous permettons quelques fois la lecture de Hugo, Lamartine, Musset, c'est pour revenir bientôt à Racine ; si nous jetons un coup d'œil sur Daudet, Bourget, Halévy, Theuriot, c'est pour reprendre Chateaubriand.

Aussi en sommes nous aujourd'hui à regarder comme des blasphémateurs, des profanes, les jeunes de l'ancienne mère patrie qui veulent nous donner la quintessence de la décadence ou nous montrer la nature dans son côté sombre, sous prétexte de réalité.

C'est pourquoi mon charmant confrère Victor Compas me pardonnera si je fais quelques réserves en parlant de ses *Feuilles Mortes* ! volume de prose et poésie où l'auteur semble, à dessein, avoir réuni des notes harmonieuses et quelques notes discordantes, afin de faire mieux goûter les premières.

Les notes harmonieuses sont la plupart dans ses poésies et une ou deux nouvelles ; les notes fausses, dans le style coupé, haché, meurtri, qu'il emploie dans ses récits, des répétitions inutiles dans ses vers et des lieux communs. On s'aperçoit que l'auteur aime le genre nouveau dans la forme sinon dans les pensées ou les sujets.

Puis, il a des audaces à faire frémir nos cœurs américains.

Dependant tout cela a été admiré, loué sans restriction par des écrivains distingués ! Il faut donc se plier et dire avec eux : Monsieur, votre livre a des beautés... et les laideurs qu'il renferme sont des perles au milieu de saphirs... car comme je le disais au début, nous sommes tellement arriérés qu'il est impossible de juger convenablement les littérateurs de nos jours résidant au beau pays de France.

Non ; j'ai donné mon opinion et je la crois bonne et puis Monsieur Compas, j'en suis sûr, le reconnaîtra lui aussi, et dans une seconde édition il fera disparaître ces taches qui déprécient son ouvrage, et lui assurera une place honorable parmi les gens de lettres.

Edouard DE SAINT-LUC.

---

*Les Annales Gauloises*, directeur, Henri Bossanne, 17 rue du Commandeur, Paris. Sommaire du dernier numéro : Chronique, par H. Bossanne — Une chanson inédite, par Pierre Dupont — Les hommes de lettres chez eux, par Léon Riotor — Catherine, par Henri Réveillez — Joli mois de Mai, par Ernest Chebroux — La reine Marguerite à Damiette, par L. L. Berthaut — Les dandys, par Eugène Chenal — Marie, par V. Compas — Dans les lettres, Au théâtre, par L. Dequillebecq — Le Temple de la Faribole, par F. Rivière — Analyses littéraires, par J. Renaud et X. — Nos collaborateurs, Divers, Petit courrier, etc.

## PETITES NOTES

Nous accusons réception du numéro 2 de *La Mère et l'Enfant*, publication mensuelle dirigée par le Dr Séverin Lachapelle. Le but que s'est proposé l'éminent directeur de cette publication indispensable est celui-ci : « Diminuez le chiffre de la mortalité infantine, en enseignant à la jeune mère les choses nécessaires à la santé, et en la guidant auprès de son enfant malade. » Nous ne saurions trop recommander cette publication à nos lectrices. — Adressez toute communication à M. Séverin Lachapelle, M. D., boîte de poste 1754, Montréal.

*Le Courrier du New Hampshire*, tel est le titre d'un journal hebdomadaire publié à Manchester, N. H., par la Société de Publications Françaises de Manchester. Ce journal, qui est très intéressant, compte neuf ans d'existence. L'abonnement n'est que d'une piastre par an.

Nous accusons réception du *Tristuvien*, publié à Trois-Rivières par M. P. V. Ayotte, et rédigé en collaboration. — La rédaction de ce journal nous a causé un vif plaisir en reproduisant le sommaire de notre dernière livraison. Nous lui sommes très reconnaissants de cette marque de sympathie et nous lirons toujours avec plaisir *Le Tristuvien*.

Nous venons de recevoir le *Courrier de Louiseville*, journal hebdomadaire publié à Louiseville dans les intérêts du District des Trois-Rivières et du Comté de Maskinongé. M. A. I. Gravel en est le propriétaire et M. L. P. Dallaire le directeur-gérant. — Nous avons remarqué dans le dernier numéro une jolie poésie : *Petits oiseaux, chantez toujours*, publiée sous la signature d'« Une amie. »

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs, que notre bienveillant ami et collaborateur, M. E. Z. Massicotte, vient de passer avec succès les examens préliminaires à l'étude du droit.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons les quelques lignes qui suivent de Béziers (Hérault) France :

Monsieur V. GRENIER,  
Directeur du *Recueil Littéraire*,  
à Ste-Cunégonde, Canada.

Je viens de recevoir votre gentille revue, numéro du 1er Juin. — Elle me plaît beaucoup et dans le cas où vous voudriez bien me l'adresser désormais à titre gracieux, il me serait agréable de devenir votre collaborateur et de vous envoyer de temps à autre quelques bluettes.

J'espère que vous accepterez ma proposition et je vous présente en terminant, avec mes remerciements, l'assurance la plus sincère de mes meilleurs sentiments.

A. ELLIVEDPAC.

P. S. — Mes amitiés, je vous prie, au sympathique Joseph de la Rochelle, l'aimable directeur du *Sténographe Canadien*, que sans doute vous devez connaître.

Le mois prochain j'aurai le plaisir de vous offrir un exemplaire de quelques unes de mes œuvres poétiques entr'autres les *Ellivedpaciennes illustrées* et *Mes papillons*.

Nous acceptons avec plaisir la proposition de M. Ellivedpac, et ses poésies trouveront toujours une franche hospitalité dans notre revue.

V. G.

# HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAÎTRE D'ÉCOLE.

No 23

LEUR intention était de se diriger vers les îles de Kamouraska où ils se tiendraient cachés pendant une quinzaine de jours pour détourner les soupçons, puis ils se rejoindraient à l'Islet aux Massacres.

Ils devaient de plus incendier la demeure d'Hélika, saisir la vieille et le chef à qui, d'après les conventions, ils ne feraient aucun mal, les lier fortement tous les deux de manière à les mettre hors d'état de donner l'alarme.

Au récit de ce diabolique projet je voyais les yeux de l'indienne briller comme des tisons ardents à l'idée des outrages que sa petite fille pourrait endurer parmi de tels brigands. Pour moi des transports de rage indicible me saisirent, d'un rude coup de poing je fis voler la table en éclats. Ah ! oui je sentais bien alors le sang de ma jeunesse se réveiller. Je voulais prendre mon fusil, courir au devant d'eux et les tuer comme de misérables chiens enragés. La vieille mère aussi s'offrait de s'armer d'une carabine et de venir avec moi à leur rencontre. Tous les deux nous étions exaspérés, mais Baptiste plus calme réussit à nous tranquilliser.

Je lui demandai l'explication du cri du merle siffleur que nous avions entendu pendant sa sortie de la soirée. « Vous en saurez quelque chose demain matin, dit-il, l'invention n'est pas de moi, elle est du Gascon et du Normand. Soyez sans inquiétude, nous veillons sur vous tous. »

L'étoile du matin allait paraître quand Baptiste, après nous avoir serré la main, se glissa sans bruit dans l'ombre comme s'il en eut été le génie.

Quelque temps après son départ et avant que le bedeau vint sonner l'angelus, vous eussiez pu voir un homme agenouillé sur les degrés du perron de l'église attendant en grande hâte qu'elle fut ouverte pour y entrer. Cet homme était tout défait. Sa figure était pâle et cadavéreuse. Il regardait de tous côtés d'un œil inquiet et inquisiteur. Lorsque le curé entra dans la sacristie pour dire la messe, il le supplia de vouloir bien le confesser.

C'est qu'en se rendant chez lui le soir, le louche, car c'était lui, avait vu et entendu des choses bien terribles.

Dans le sentier qu'il devait parcourir pour gagner son habitation, il passait à travers de grands arbres sombres et poussés entre deux rochers. Tout à coup, une boule de feu vint tomber à ses pieds. Il s'arrêta stupéfait, ses cheveux se dressèrent d'épouvante. A deux pas en face de lui, un être étrange, diabolique, ayant des yeux rouges, une bouche ouverte qui laissait apercevoir des dents de la longueur du doigt, était immobile au milieu du chemin. Il avait en guise de mains des pattes ressemblant à celles d'un ours avec des griffes beaucoup plus longues qui s'étendaient vers lui. Il put voir cette apparition à la lueur que jetait le feu.

La tête du monstre était surmonté de deux cornes énormes.

Il entendit en même temps un bruit de chaînes. Il se tourna dans l'intention de rebrousser chemin, mais une seconde boule de feu tomba en arrière de lui. Un autre diable plus terrible encore s'il était possible, que le premier, dont la bouche lançait des flammes, lui barra le passage. Dans sa main, il tenait une fourche énorme tandis qu'au-dessus de sa tête, un troisième globe de feu roulait dans les airs en sifflant et laissait tomber sur lui une pluie d'étincelles.

« Le louche, dit le premier diable, dont la voix caverneuse ressemblait à s'y méprendre à celle des enfants des bords de la Garonne, cadédious, mon bon, nous venons te chercher au nom de Satan. Tu as fait assez de mal comme cela, tu nous appartiens corps et âme. » L'autre voix en arrière reprenait : « Nous allons t'amener rejoindre Paulo en enfer, depuis une heure nous l'y avons conduit. » On entendait une autre voix avec un rire sec qui disait : « Nous allons en faire un friot avec vous tous. » Puis les deux autres diables s'approchèrent de lui pendant que la boule de feu venait lui roussir les cheveux. Il allait s'affaisser lorsqu'il en ressentit la chaleur. Se signant à la hâte, il s'élança d'un bond prodigieux en avant d'un des diables qui, effrayé sans doute par le signe de croix, lui avait livré passage.

Il prit sa course, mais une course plus rapide que celle du meilleur lévrier ; malheureusement les diables eux aussi courent fort vite et les boules de feu l'eurent bientôt rejoint, tantôt le précédant et le suivant. Pour les éviter, il faisait des sauts de béliers, poursuivi toujours par le même bruit de chaînes et les mêmes raclements. Hors d'haleine, sentant ses jambes fléchir sous lui, il arriva enfin à sa cabane ; mais, à sa grande stupeur, elle était toute réduite en cendres. Il s'arrêta terrifié. Une détonation venant d'en haut lui fit lever les yeux. Il aperçut des globes de feu énormes et de toutes les couleurs qui menaçaient de lui tomber sur la tête. A cette vue, il reprit sa course désespérée, toujours poursuivi par les mêmes fanfares infernales.

Enfin, à force de se signer et de recommander son âme à Dieu, il put faire disparaître tous les diables. Il gagna le village, toujours en courant, et alla se réfugier, comme on l'a vu, sur le perron de l'église.

Telle fut l'histoire qu'il raconta au bedeau et dont je donne ici le résumé.

Celui qui eût visité la caverne des fées le jour précédent, aurait été étonné de voir le genre d'occupation auquel trois hommes se livraient.

Deux cousaient ensemble des morceaux d'écorce de bouleau percés de trous à l'endroit des yeux, de la bouche, et ornés d'un nez énorme. De temps en temps, ils s'ajustaient ces masques sur la figure en riant de bon cœur à l'apparence qu'ils leur donnaient.

Bidoune, d'un autre côté, (car le lecteur a sans doute reconnu que la mascarade qui avait causé une si grande terreur au louche, était une pure invention du Gascon et de son ami pour débarrasser la paroisse de cet homme traître et méchant) adaptait au bout d'une perche un paquet d'étoupe. Des boules enduites de térébenthine étaient à côté de lui.

Tout en travaillant, on se distribuait les rôles. Bidoune devait grimper dans le haut d'un arbre pour lancer à point nommé la seconde boule préalablement enflammée. La première était réservée au Gascon qui la pousserait à coups de pieds en avant du louche pendant que Bidoune

l'empêcherait de retourner en arrière avec la sienne en poussant des rires homériques que le pauvre malheureux prenait pour des ricanements infernaux.

Il est inutile de dire que l'étoupe que Bidoune faisait jouer au bout de sa perche et qui laissait tomber des étincelles constituait le globe de feu venant des airs. Une simple figure, avait produit la détonation.

La cabane avait été incendiée parce que Baptiste dans la recherche de sa poule y avait découvert les armes et les provisions nécessaires à l'enlèvement. Le canot, soigneusement caché dans les branches, les avirons, la hotte et des cordes y avaient été transportés et le tout avait brûlé ensemble.

Leur plan avait réussi, jamais le louche ne reparut dans ces endroits.

Les trois ombres de la caverne des fées qui avaient causé tant d'effroi aux braves habitants de Sainte-Anne, sont maintenant expliquées.

## XX. — L'HÔPITAL GÉNÉRAL

La guerre entre Paulo et mon Adala allait donc se continuer avec plus d'acharnement que jamais. J'avais espéré vainement que la leçon qu'il avait reçue, lors de sa première tentative d'enlèvement, lui aurait profité ; mais puisqu'il redoublait de rage, c'était à moi de pourvoir au salut de mon enfant et de la mettre hors des atteintes de ce tigre à face humaine.

Je dois l'avouer, si j'avais usé de ménagements envers lui, c'est que je me sentais coupable des mauvais exemples que je lui avais donnés et dont il n'avait que trop profité, je lui avais fait dire, combien je regrettais mon fatal passé ; je lui avais même envoyé de l'argent pour qu'il put vivre honnêtement et abandonner le sentier du crime. Il parut accepter ces conditions et garda la somme d'argent qu'il dépensa en orgies crapuleuses et à préparer des plans diaboliques.

Le lendemain soir, Baptiste revint chez moi pendant que nous étions seuls, je lui fis part du plan que j'avais conçu de mettre Adala et sa grand'mère en sûreté et de donner ensuite la chasse aux bandits. Il m'approuva de tout cœur.

Ce qui me faisait hâter davantage c'est que la rumeur rapportait qu'un meurtre atroce avait été commis à une douzaine de lieues de l'endroit que j'habitais.

En voici les détails : Deux sauvages étaient entrés dans la maison d'un riche et honnête cultivateur. C'était un dimanche et tout le monde assistait au service divin. La mère de famille était restée seule avec deux petits enfants dont l'aîné pouvait avoir sept ans et le plus jeune cinq.

Cette jeune femme était très hospitalière et très charitable, aussi accorda-t-elle volontiers la nourriture que les deux sauvages avaient demandée en entrant.

Lorsqu'ils eurent pris un copieux repas, ils exigèrent de l'argent.

La pauvre mère comprit alors qu'elle avait affaire à des scélérats et qu'elle pouvait redouter les derniers outrages. Elle chercha à gagner du temps espérant qu'on reviendrait bientôt de l'église lui porter secours.

Par malheur pour elle, la messe avait été beaucoup retardée, le curé

ayant été obligé d'aller administrer les derniers sacrements à un homme mourant.

C'est alors que Paulo, saisissant son tomahawk en asséna un coup terrible sur la tête de l'infortunée qui tomba assommée. Deux crimes affreux furent accomplis ensuite.

Les infâmes firent des recherches dans tous les coins de la maison et découvrirent une somme considérable d'argent qu'ils séparèrent entre eux puis ils disparurent.

Les enfants avait été enfermés dans un cabinet pendant l'accomplissement de ce drame odieux. Le complice de Paulo les avait menacés de sa hache avec des imprécations effroyables et jurait de leur fendre la tête s'ils proféraient une parole ou essayaient de sortir.

Les pauvres petits s'étaient blottis l'un près de l'autre demi-morts de terreur, n'osant pas pleurer et retenant leur respiration.

Lorsque le bruit eut cessé, le plus âgé se décida à s'avancer tout doucement vers la fenêtre. Il aperçut les deux bandits qui fuyaient dans la direction du bois. Ils sortirent alors de leur cachette, ouvrirent la porte de l'appartement où ils avaient vu leur mère pour la dernière fois. Une mare de sang inondait le plancher. Hélas ! la pauvre femme n'était plus qu'un cadavre.

Je renonce à peindre la scène déchirante qui s'en suivit, les larmes et les cris de désespoir des malheureux enfants.

Enfin la messe était terminée et le père revenait tout joyeux avec les autres personnes de sa famille, lorsqu'ils rencontrèrent dans l'avenue les deux enfants qui couraient éplorés en criant : « papa, papa, viens donc vite, maman est morte il y a des hommes méchants qui l'ont tué. » Le père en ouvrant la porte ne connut que trop la triste vérité.

Cette nouvelle que je rapportai à Baptiste fut confirmée le lendemain par des documents officiels et certains.

Par la désignation que firent les enfants, je reconnus mon ancien complice.

Ce récit expliqua à Baptiste pourquoi à pareille date, il avait perdu les brigands de vue, pendant plusieurs jours. C'était pour dépister leurs poursuivants qu'ils étaient revenus sur leurs pas jusqu'au lieu où ils avaient commis ce meurtre.

Il n'y avait donc plus de temps à perdre. J'envoyai Baptiste louer une barque et le même soir à neuf heures, Adala, Aglaousse et moi, nous voguions sur le fleuve poussés par un bon vent. Douze heures après, nous entrâmes dans la rivière St-Charles et débarquions près de l'Hôpital Général de Québec.

Baptiste et les amis devaient rester dans ma maison pendant mon absence et se tenir prêts à tout événement.

Revenons à notre voyage. Nous allâmes frapper à la porte du parloir du couvent. Une jeune sœur vint au guichet. J'avais tant hâte de savoir si mon enfant y trouverait asile et confort que sans autre préambule je demandai la permission de visiter les salles, prétextant qu'il devait y avoir une de mes connaissances qui était là depuis plusieurs années.

(à suivre)

Dr Ch. DE GUISE.